

I - SENTINELLES DE MA MÉMOIRE

ÎLES

Îles échouées au ras des eaux
Terres vomies de la mer
Pays sans renom ni fortune
Rochers suant le sel
Victimes flagellées
Par le bourreau des vents
Et le fouet des vagues.

C'est au bord de ces jardins de sable
Au creux de ces nids de varech
D'où flottent des parfums couleur d'iode
De myrrhe d'ossuaire marin
Des odeurs d'océan
Que naît la vie là-bas
À l'homme de ces îles.

Elle s'envole échappée des antres sauvages
Ouverts au flot tiède du soleil
Comme un baume exhalé des forêts de rivage
Tapissées de calcaire blanchi
De coquillages lavés, vides et sans vie
De strombes pâles et ternes, roses jadis,
De carcasses d'oursins creux et chauves

Résonnant le tapage figé
La rumeur sourde des grands fonds.

VISIONS

Là-bas là-bas la plaine
Et le morne rougeâtre
Là-bas la mer immense
Et les coraux noyés
M'attendent et crient vers moi
Leur appel muet.

Et leur présence en moi
Déborde et puis s'enfuit.

Et leur présence en moi
Déborde et puis s'éteint
Comme le chant lointain
De l'oiseau qui se cache
Sous la feuille tremblante
Et qu'on voudrait tenir.

Et qu'on voudrait bercer
Pour l'écouter siffler.

Et qu'on voudrait bercer
Pour l'entendre chanter
Tout près tout près de soi
Au creux chaud de la main.

Et mon île s'en va
Comme un rêve à l'aurore.

Et mon île s'en va
Comme un rêve au matin
S'envole avec la nuit.
Et son empreinte en moi
Me réchauffe et m'étreint
S'éteint puis tout à coup renaît.

SAINTOISES

Aux Saintes tout est repos
Et là, la mer, le bleu du ciel,
Les enfants et les femmes, tout
Baigne dans un calme que le soleil
 Tamise.

Les hommes robustes et gais
Le visage tanné sous leur chapeau de paille
Arriment au frais matin leur frêle esquif
Et partent, rudes marins, amants
 Du vent.

Aux Saintes tout est beau et j'aime
Cette virgule sur l'eau
Ce point d'exclamation,
Insignifiant, peut-être, du poème
 Du monde.

COUP DE SENNE

Je me souviens de ces grandes saisons
où le poisson revient
de l'arrivée des thons sur la rade en bataille
quand le cri du guetteur
comme un vol de gibier
se répand au pays pour les sennes impatientes.

C'est la ruée des gosses nus
et des femmes en chapeau
aux robes bigarrées
pareilles aux tavelures de langouste
sous deux cayes.

Et c'est l'heure de remplir paniers et calebasses.

Mais que restera-t-il d'avoir veillé la nuit
entre deux grains venteux
d'avoir battu la mer rebelle à coups de rames
quand l'argent coulera
comme coule le rhum dans le verre à punch ?

Que restera-t-il d'avoir halé
toute une journée
jusqu'à la rougeur des mains
craquelant sous le poison du sel ?

D'avoir hélé sa force à la cime des mornes
dans l'écale à lambi ?

FUMÉE

Tranquille comme un paquebot
Mon île doucement fume
Au soleil des Tropiques
Et la mer vaste oiseau
De son bec de sel la hume
Et la pique.

LA FRÉGATE

Le ciel est clair et pur comme une perle bleue
En sa robe d'azur. L'océan silencieux
Respire la splendeur de l'astre radieux
Et déroule ses lames en dentelle de feu.

Sur ses mille facettes où l'écume plaintive
Se brise et s'éparpille en paillettes d'argent,
Sur le flot velouté et ses reflets changeants,
La frégate dessine une ombre fugitive.

Légère, nonchalante et bercée par la brise,
Elle plane, luisante en sa noire parure.
Et déchirant l'éther de sa large envergure,
Plonge, le bec au vent, vers l'onde qu'elle frise.

TERRE-DE-HAUT

Nichée au creux de la vague
Entre les lames lentes de la Caraïbe
Tu languis au soleil immobile
Comme l'iguane vert sur le roche grise.

Pourtant sans cesse
Dans un tourbillon de silence et de repos
Le vent du large baigne et rafraîchit ton ciel
Terre brûlée des Saintes.

À te voir d'en haut mon île
La mer semble crabe hypocrite
Te mordre avec douceur et pénétrer ses pinces
Dans ton sable ta chair comme une caresse.

Pourtant point d'eau chez toi
Quand le carême inonde ton paysage maigre
Quand les cierges géants lancent vers le soleil
Leurs bras nus de cactus point d'ombre.

Mais le soir t'embellit en son couchant de feu
Ramenant du lointain rouge des voiles
Dont l'image allongée vient rejoindre au rivage
Le reflet zigzagant des cocotiers.

Et tandis que tes mornes sur le firmament mauve
Dessinent pour la nuit sans heurt
L'arabesque de leurs bosses
En d'innombrables dentelles d'ombres

À pas de loup le bruit la lumière la vie
Fondent comme une écume au sommet de la vague
Comme un nuage au ciel qu'use le vent du soir.

RHUM

Chemin blanc, écrasé, aveuglant et cuisant
Sous l'orgueilleux soleil d'un midi saintois
Morne route menant
De bistrot en bistrot aux portes de la mort.

Et je revois ces hommes crachant
L'arôme chaud du rhum maudit
Qui les enivre et tue
Épaves ensorcelées, titubant, dérivant
Au vent mauvais de leur ivrognerie.

Et je ressens l'odeur de ces bouches pourries
Puant le punch
L'odeur des entonnoirs
Des avaleurs d'alcool.

Je vois ces poings tendus,
Ces visages de femmes
Tournés vers les boutiques folles.
Ces yeux tristes d'enfants
Qui attendent leur père au coin des portes
Au pied des tables pauvres
Au zinc noir des comptoirs assassins.

Et souvent j'ai ri de ces êtres au front bas
Qui marchaient, chancelant
Sous le lourd de leur cuite.

Et j'ai ri de leur chute
Quand ils baisaient ton sol
Rue de Brûle-Gorge,

Pareils aux arbres morts
Qui s'affalent sevrés
Le long des sentiers sombres
Grisés de la poussière de leur écorce
Flétrie.

APPAREILLAGE

Le soleil dort encore
Mais la maison s'éveille où le Saintois repose
Et la mer cette nuit comme les autres nuits
A bercé son sommeil
Car le rivage est proche et la lame babille
Au pied des cocotiers qui tanguent
Sur son toit.

Il se lève avant l'aube
L'homme de l'île belle
Et tandis que sa femme au pauvre feu de bois
Fait couler goutte à goutte
L'amer café d'ébène
Il hume sur la plage la route de la brise
Et regarde le ciel comme un ordre du jour.

Les courants seront durs la rafale est sud-est
Il faudra aujourd'hui mettre deux hommes au vent
Et tirer des bordées allant jusqu'à la passe
Pour prendre avant midi le cap
Du port d'attache.

L'équipage un à un aux salacos blanchis
A rejoint avec lui leur boat fidèle et fier
Déjà la Croix du Sud
Au bout de l'horizon
Plonge dans l'eau sa queue

Ouvrant la porte au jour.

Et les pêcheurs s'embarquent
Sous le signe de la croix
Qu'ils font chaque matin
Jetant leur main calleuse
Dans l'immense bénitier bleu de la mer.

Ils sont partis ces hommes fils brunis
Nés de la houle et du vent.
Pour eux la vie commence
Au creux salé des vagues
Lorsque la risée fraîche
Gonfle en éventails blancs
Leurs voiles raides.

CIMETIÈRE

Là tes fils sont couchés
On dirait qu'une lame
Immense depuis l'Est
Les a tous alignés
On dirait qu'une étrange
Et pâle solitude
Du profond de la mer
Les a tous enivrés.

Comme un blême linceul
Le sable les recouvre
Et l'ombre de leur croix
À jamais dessinée
S'ouvre éternellement
Impuissante et sublime
Et c'est pour chaque tombe
Un mât déguenillé.

Et les fleurs par instant
Rappellent encor au vent
Que leurs tiges brûlées
Que leurs pétales en deuil
Ont un jour parfumé
Au retour de la pêche
Leurs cheveux aujourd'hui
À la terre mêlés.

Là tes fils sont couchés
Et leurs belles joyeuses
Au bras d'un fiancé
Ne vont plus le dimanche
Sur leur bouche fanée
Recueillir un baiser.

Elles ne pleurent plus
Comme à l'enterrement.

JE CONNAIS UN MARIN

Je connais un marin
Que la mer a usé
Comme ces rochers bruns
Qui traînaient leurs flancs
Aux abords du littoral battu.

Je connais un marin
Que les vents ont séché
Comme ces oursins blancs
Qui perlent le rivage
Et n'ont plus de piquants.

Je connais un marin
Que le sel a rouillé
C'est une ancre qui sait
La mâchoire des cayes
Et le goût de la vase.

C'est une corde hirsute
Chantant la force
Et le poids des marées
Dans les sennes gonflées
Et les courants du Sud.

Je connais un marin
Que la mer a rongé
C'est un aviron blanc
Qui rappelle la houle
Et l'odeur des casiers.

Je connais un marin
Que la mer a taillé
C'est un homme rugueux
À l'encontre des vents
Comme ces récifs bruns.

14 AVRIL 1809

(Hommage à Jean Calo, Charles Cointre et Solitaire)

Les Anglais occupaient pour la troisième fois
Ce lambeau de la France en l'archipel saintois,
Gibraltar stratégique et bastion fortifié,
Dernier rempart certain, refuge convoité

Des grands états-majors des joutes coloniales
Quand trois vaisseaux claquant pavillon impérial
Percèrent l'horizon de la Pointe Bombarde
Sous le commandement du capitaine Throude.

Dans l'écume et la brise et l'embrun nuageux
Ajoutant leurs sabords à ceux du Courageux
Les frégates d'Hautpoul et la Félicité
Cinglaient face à la houle alourdie de clarté,

Les flancs gonflés de vivres et de renfort neuf.
C'était le trente mars de l'an mil huit cent neuf.

Mais le quatorze avril au soleil déclinant,
Plus rapide qu'un vol de mouettes dans le vent,
Une division de goélettes armées
Déploie de toutes parts vingt voiles redoutées

Emprisonnant au port sur leur ancre assoupis
Les navires français impuissants et surpris.
La nuit repousse à l'aube une lutte inégale
Dont l'issue se devine effroyable et fatale.

Chaque homme résolu se prépare au carnage
Et pour mieux se tremper d'ardeur et de courage,
Assuré d'une tombe en la mer des Antilles,
Une dernière fois repense à sa famille.

Sur la grève déjà la foule se rassemble.
D'un accord unanime elle établit ensemble
Un stratagème habile à déjouer le piège,
À délivrer l'escadre avec ses équipages.

Puis trois pêcheurs adroits et non moins téméraires
Les pilotes Jean Calo, Cointre et Solitaire,
N'ayant plus du courage à redonner la preuve,
S'offrent pour diriger l'audacieuse manœuvre.

La nuit leur est complice et le silence aussi.
Ils rompent des bossoirs les amarres roidies
Et trompant des Anglais l'étroite vigilance
Sauvent les matelots et l'honneur de la France.

Sitôt qu'en pleine mer les vaisseaux parvenus,
Les valeureux Saintois au signal convenu,
Sans crainte des courants et des brisants sournois,
Dans le flot ténébreux se jettent tous les trois.

Des lames, des écueils ils bravent le péril
Et nageant jusqu'à l'aube ils rejoignent leur île.
Premiers Saintois, loyaux ancêtres intrépides
Dont l'héroïque exploit sous nos mornes arides

Est aujourd'hui gravé, vos noms seront toujours
Comme un ardent soleil dans le ciel de nos jours,
À nos cœurs inondés d'une juste fierté,
Le symbole éclatant de notre liberté.

CRÉPUSCULE

Le soleil en sa chute étalait lentement
Une large traînée de pourpre étincelant
Que déployait la brise au seuil frais de la nuit
Comme un dernier adieu à la vie qui s'enfuit.

L'immensité des eaux semblait se recueillir
Et la nature entière avant de s'endormir
Paraissait en prière au pied d'un ostensor
Que la main invisible et magique du soir

Attirait sans pitié au ténébreux séjour
Étouffant dans les flots le dernier cri du jour.

Ma voile que le vent ne caressait qu'à peine
Languissait en tremblant le long du grand mât blême
Qui balançait la tête et semblait dire amen
Inconscient hommage à ces splendeurs sans âme.

O beautés sans raison que l'émotion réclame
Merveilles d'un instant
Les âges et le temps
N'altèrent point le jeu de vos couleurs sans ride.

Mais les nymphes des nuits de leur souffle perfide
Effacent à jamais du cadre d'or des cieux
Vos traits mystérieux.

RAZ DE MARÉE

Les nasses sont perdues et leurs bouées
De bambou ont déserté la liane
Sous la monstruosité du courant.

Les nasses sont perdues et la brosse
De merisier ne peignera plus
Leur barbe de varech rose.

Les nasses sont perdues qui regorgeaient
D'appâts dans le sable écrasés
Et enfouis dans la feuille de ricin.

Tout le monde croyait que la liane
Était forte aux mailles prisonnières
Tissées dans l'odeur du rhum.

Les nasses sont perdues qu'on avait
Plongées fraîches sous leurs bouées
De bambou rouges ou vertes

Et qui ont déserté la liane gluante
Sous l'ardeur du courant.
Les nasses sont perdues qui regorgeaient

D'appâts qu'on écrasait le soir dans le sable
Discutant de la force du vent
Et du temps qu'il fera.

INSULAIRES

J'irai au jour lointain avant que la nuit naisse
Sur les rivages blancs de ces îles perdues
Où j'ai couru souvent et traîné ma jeunesse
Tandis que le soleil de ses coups trop ardens

Imprégnait ma peau du sel qui me forgea.
Je retrouverai bien malgré le mal du temps
Ces lieux près de la mer où ma vie se leva
Et je marcherai seul, le soir, le cœur battant

Sur le sable mouillé, au rythme du ressac.
Ô Dieu ! qu'ils étaient beaux ces âges que je chante !
Qu'elles furent sans fin ces heures dans la barque
Quand la brise tiédie amusait, molle et lente,

Le pavillon léger qui, dansant sur le mât,
Semblait rire de nous et de notre langueur !
Et je reconnaîtrai entre deux récifs bas
La passe étroite et bleue où l'eau sans profondeur

Nous découvrait l'oursin et ses flèches crépues.
Et quand j'arriverai tout au bout de la plage,
Interrompant le fil des souvenirs perclus,
J'écouterai, l'oreille au flanc d'un coquillage,

La rumeur des flots morts résonnant dans les spires.
Ô musiques des mers qui m'avez tant bercé
Je voudrais vous entendre avant de m'endormir !
Je voudrais qu'en ces jours où mes jours achevés

Vous chantiez en concert autour de mon cercueil,
Enchaînées contre moi dans vos conques pâlies
Qui borderont ma tombe et serviront d'accueil
Et de palais luisants aux petits d'anolis.

Et, lorsque là, rivé dans ma terre marine,
Sous l'ombrage fluet des filaos siffleurs,
Je n'aurai plus jamais l'odeur des algues fines
Qu'apporteront les vents en bruns bouquets de fleurs,

Seule au passant d'un soir votre voix répondra
Que j'aimais l'océan, ses couleurs et sa fougue,
Que j'aimais sur la grève, à l'heure des tracas,
Partir, marcher, rêver, me perdre dans la vague.

MER

La mer s'avance en vain
De ses horizons bleus
Charriant chaque matin
Au gré des vents ses yeux

Plus brillants que l'écume
Et plus clairs que l'aurore
Ses yeux qu'elle parfume
Avec des algues d'or.

Et moi je la regarde
Mes yeux ne sont pas bleus
Ils ont l'air d'une harde
Ou d'un troupeau peureux.

La mer s'avance en vain
Vers la rive des hommes
En déployant ses mains
Aux mendiants que nous sommes.

Ses larges mains de mer
Qui palpent nos désirs
Et tous nos fonds amers
Qu'elle ne peut saisir.

Et moi je tends vers elle
Mes deux pauvres mains d'homme
Et le large m'appelle
Sa grande voix me nomme.

Mais je n'entends plus rien
Que la mer qui s'en vient
Et qui s'avance en vain
Comme chaque matin.

ARMOIRIES

Karukéra
Inscrit au marbre de ton sol
Frontispice et blason de verdure
Où penche la signification de cratère
En bordure de soufre éteint.
Karukéra mon âme aux lisières
De lac envasé et bains jaunes
Trésor de gommier percé de pinces d'écrevisses.

Un métis s'exaspère au pied d'un arbre à pain
Portant au front tissé
Sur torche de feuilles rouillées
Le vert engrenage d'un régime de bananes.

Sur toute aspérité d'arbustes et de rochers
Migration en haut lieu
De mousses licenciées et de lichens.

Karukéra
Seule arme antique
Sous la cendre.
Sceptre de roi mort
Sonnant confrontation sur arène de mer
De guerriers couleur acajou
Derrière leurs masques caraïbes
Et leurs carquois noyés
Parmi la chaux et le roucou.

Et de poulpes déracinés envahisseurs de rivage
Au sable vierge et solitaire.

Colonisation.

Parure et hache usurpatrice
Armoiries de princes sanguinaires.

Karukéra
Seule âme étroite sous la lame
Seule haleine éventrée
Où souffle ton cœur supplicé.

DISCOURS

Est-il tribulations plus dures
aux entrailles d'un peuple
que l'inconscient empoisonnement
d'îles sans issue.

Est-il avortement plus ignoble
dans la matrice d'aucune civilisation
que l'accouchement précoce
d'îles dénaturées.

Est-il enchaînement plus lourd
au pied d'aucun forçat
que le boulet scellé au soleil
des Antilles.

SENTINELLES DE MA MÉMOIRE

Mon île mon pays
Aux mornes arasés
Te souviens-tu
De tes collines giboyeuses
Où luisait le crin noir
Des cabris égarés.

Mon île mon pays
Aux mares asséchées
Te souviens-tu aussi
De tes étangs soyeux
Que déchirait le vol
Des alouettes marines.

Mon île mon pays
Aux pistes assoiffées
Te souviens-tu encor
De tes sentiers de glaise
Où l'ombre s'accouplait
Aux flancs embruinés
Des gouffres écumants.

Et des traces secrètes
Des guetteurs de gibiers
À la veille des jours
Où sur les anses bleues
Se refermait le piège
Des sennes pourvoyeuses.

Mon île mon pays
Aux savanes brûlées
Que sont-ils devenus
Tes poiriers centenaires
Que saluaient les vents
Des marées de septembre.

Et que sont devenues
Tes citernes antiques
Celles de la Rabès
Et de la Maison Blanche
Celles du Lazaret
De la Convalescence
De la Prison des femmes
Et du Fort glorieux.

Ô mon pays mon île
À la sève usinée.*

** Allusion à l'usine de désalinisation de l'eau de mer installée un certain temps sur le site de Morel à l'extrême Nord de l'île. Cette usine est aujourd'hui désaffectée et l'eau potable provient directement depuis 1994 de la Guadeloupe proche par une canalisation sous-marine.*

SÈVE

Que vienne la pluie
que viennent le vent et la marée
d'une autre rive
que pousse librement la saison de mon âge
parmi l'exubérance et la loi haute de ma sève.

Et je songe aux effluves
que humaient les narines franches de ma jeunesse
devant l'océan mûr d'un autre monde.
Et la fraîcheur des palmes
aux anses de mon île
irrite l'air vicié ses solitudes
entre ces murs.

Cette prison m'assaille
aux quatre coins du corps.
Ce frisson de carcan sur mon cou
suinte comme une blessure d'aloès
au ventre des falaises.

Et je songe au surgissement des lianes
au fâte des ravines
où grimpe le silence huileux
des regards glauques de l'iguane.

C'est la ressouvenance au matin qui s'étire
mer illimitée

où se piquent et voguent les voiles du passé.
C'est le langage étroit
qui perle sur mes lèvres.

Ah ! qu'on me laisse à mes mémoires d'enfant
à mon idée de revenant d'une autre terre
d'une autre mer.

LUNE

La mer est grise opaque
Et l'anémique lune
Paresseusement plaque
Ses rayons sur la dune.

HYMNE

Danses de palmiers
Sur l'aire tannée des rivages
À la cadence de la houle
Musique incandescente
Indécente de la mer nue
Sous l'œil avide du soleil.

Mes îles chantent leur poème d'éternité
Qu'accompagne le cycle binaire
Des saisons !

L'émergence du passé
Surgit à la mémoire de la mer
Dans un vent de naufrage.
Scène incommensurable
De voilures éventrées
En guise de bannières.

Mes îles chantent leur hystérie
Aux spectres de mes pères
Flibustes et ripailles !

Et la nuit des récifs
Hisse pour moi ses feux
Fantômes phosphorescents
En guise de lanternes
Aux pavois des haubans

De bâbord et tribord.

Mes îles clament leur poème d'éternité
Qu'accompagne le cycle binaire
Des marées !

ÉPITAPHE

Lorsque je serai mort
Qu'en ton sable insulaire
Ma tombe fleurira
Que mon corps en poussière

Entouré de lambis
Pour pierres mortuaires
Silencieusement
Regagnera ma terre

Que sur le courbaril
Dont ma croix sera faite
La main du fossoyeur
Aura gravé ci-gît

Je veux que son stylet
Un court instant s'arrête
Pour qu'il n'inscrive pas
Ces pensées lacrymales

Où le regret se mêle
Au repos éternel
Mais qu'en bleu océan
Il continue de peindre

Ci-gît homme qui fut
Des Saintes de la mer
Du sable des îlets
Des vents dévastateurs.

RETOUR

Nuages de lumière
Pluies de soleil bleu
Réverbération sur les mornes édentés
Couleur de maïs.
Joie de te revoir ô ma terre !
De dénouer les lacets de ces chaussures
Où blanchit encore le dos de mes orteils
ramollis.

Hâte de poser à nouveau le pied
Sur le ciment d'enfer de ton débarcadère
De dégrafer la chemise qui me boucle le cou
Et cadenasse mes poignets.
Serre étanche où fermentent encore
Les taches de rousseur de mes bras
Et de mon ventre pâli.

Hâte que ton sel me taraude à nouveau le visage
Que ton soleil inouï
Me pigmente comme autrefois le corps.

À la manière des œufs de minimes
Dans l'anfractuosité de leurs nids de rocaïlle
Sur la ceinture volcanique
De tes sept sentinelles de basalte.

NOCTURNES

Quel sorcier se présente
À l'incantation des feux du soir sur la mer
Pour la consommation du ciel
En triple encens d'offices maritimes

Quel chantre enluminé
Pour le célébration des hymnes obsédantes
Sous son bras qui sent l'huître
Dévoile-t-il le livre

À couverture d'algues
Et de constellations

Chœur d'orgues sur le vent
Tam-tam de mouettes
En fièvre d'hippocampes
Et de poissons volants

Nocturnes

Vases captives
Qu'active un temps lavé
Jusqu'au miracle
Prodige d'eau et de sel gemme
Traîne aveugle d'un vertige

C'est le seuil de la nuit
L'amen du psaume journalier
À rebours de pages raffinées.

ORAGE

Soir couleur de rage
sur la mer triste et grise
à la folie.

Nuit sans lune
à la une
des pages
des jours d'orage

BARQUES QUI REVEenez

Barques qui revenez
Au soir houleux et large
Voiles tendues prenez
Mes rêves pour le large

Lorsque vos mâts bizarres
Montrent le ciel tissé
D'imperceptibles phares
À ses haubans hissés

Barques qui revenez
Plus légères plus nobles
De vastes randonnées
Sur des sentiers ignobles

Quand siffle l'alizé
Entre vos cordes roides
Et le sommeil brisé
De mille nuits froides

Vous faites frissonner
En lancinants miroirs
Des souvenirs noyés
Qui hantent ma mémoire

Barques qui revenez
En blanches processions
Aux femmes vous donnez
D'étranges visions

Car vos voilures ternes
Sont comme des drapeaux
Qui flotteraient en berne
Sur la croix des tombeaux

Barques qui revenez
Parfois sans équipage
Dans vos agrès fanés
Vous êtes d'un autre âge

Lorsque vous revenez
Au soir immense et sage
Barques perdues prenez
Mon cœur pour carénage.

NOVEMBRE

Novembre ou la clameur
Des saisons en ivresse
Et le ciel délirant
Vomit son noir abcès.

Pluie de vents et musiques
Font l'hystérie du soir

Novembre ou la pâleur
Des feuilles en cortège
Un frisson se faufile
Entre la brise d'or

Cri d'arbres dépouillés
Dans l'agonie des heures

Novembre ou la senteur
Des tombes en lambeaux
Et la mort meurt de rire
Où grince l'hivernage

Rejaillira la vie
Aux bourgeons du cyclone.

SENS

Nuit caraïbe nuit sauvage
Volupté des sens du visage
Yeux bouche oreilles narines
Éveil des amours marines.

II - L'ŒIL DU CYCLONE

GENÈSE

Quand
l'humus de la houle
sous le han de ton soc
se déhanche

emblave ô mer
des sillons d'oiseaux fous
dans l'erre nubile du timon.

Féconde ô mer
le spasme de la rime
à l'amer du poème

quand
le flux du cyclone
au tympan de ta proue
hurle son alphabet.

INITIATION

Homme de mer
que l'éclat de la conque
clame son cri de phare à la nuit écailleuse
apprends l'appel houleux aux carènes des boats
la plainte de l'écope
à l'aire des varangues.

Homme de mer
que fuse le sang du madrépore
sous l'écarlate blessure du soleil
apprends le sel suintant aux lisières des anses
l'impatience des couis
aux foncières des sennes.

Homme de mer
qu'ulcèrent les brisants
la mémoire des cayes
apprends la physalie au goulot de la nasse
la fièvre des courants
aux fers de l'étambot.

Homme de mer
que voici le vent rogue
à l'écoute du foc
apprends l'émeri du ber à la chair de la quille
l'oblique de l'attente
à l'orgueil de l'étrave.

L'ŒIL DU CYCLONE

Lorsque le vent se lève
au nord de mon pays
s'inscrit la fuite des courants
à la lisière des hauts-fonds.

Et le ciel s'écartèle
aux quatre temps de la saison
lorsque septembre en transe
en voile de mariée
gravit les marches du cyclone.

La mer huilée
en tous ses muscles de lutteur
déploie sur toutes rives dévastées
ses grandes rages tapageuses.

Et le soir qui s'essouffle
à cerner l'œil de la tempête
grave l'espoir
au cœur de l'homme.

PETIT JOUR

Sur l'ecchymose ardente
De la rade
Qui suinte comme une brûlure
S'entrebâillent les fenêtres lourdes
D'odeur et de luxure.

L'heure alors se prépare
Au grésillement d'insectes voyageurs
Et sous les feuilles alanguies
S'envole de la nuit
La dernière moiteur.

Au bas des portes s'insinue
Le babil matinal des femmes en chaleur.
Les aisselles et les bras nus
Sécrètent leur première sueur.

Les mouches saoules à peine
Des relents de poubelles
Se sont remises en quête.
Invitées oubliées des nocturnes orgies,
Elles sont les reines des ruelles
Et des restes de fête.

Dans la cour dérobée
Des boutiques désertes
S'échappent déjà par bouffées

Les senteurs grises de l'alcool
Et la toile des chemises colle
Au dos des pêcheurs attardés.

La vie s'embrase à petit feu
L'ombre regagne ses cachettes
La rumeur du jour peu à peu
Se fait plus nette.

L'ÎLE AU CŒUR DE L'ARCHIPEL

Je suis l'île au cœur de l'archipel
De profondes racines j'alimente mes ans
Et les vents sont mon souffle et les marées mon sang
Je suis l'île au cœur de l'archipel.

Je vibre aux pulsations de la mer incessante
Au rythme irrégulier de ses mouvantes lèvres
Je module ma course et je règle mes fièvres
Je vibre aux pulsations de la mer incessante.

Les odeurs matinales emplissent mes réveils
Je les dénombre toutes et je les éparpille
Puis les forme en bouquets pour les offrir aux filles
Les odeurs matinales emplissent mes réveils.

Le soleil rétrécit l'ombre de mes paupières
Et mes veines se gonflent en désirs insoumis
Les passions rentrées se déchaînent à midi
Le soleil rétrécit l'ombre de mes paupières.

J'aime les battements et la fraîcheur des ailes
Des myriades d'oiseaux à ma cour attachées
Et le picotement de leur bec affolé
J'aime les battements et la fraîcheur des ailes.

Quand la sueur de l'amour à mon front se fait perle
Dans le chuchotement des sables de la nuit
Je m'offre en gémissant aux humides roulis
Quand la sueur de l'amour à mon front se fait perle.

Et j'égrène aux courants ma semence insulaire
Mes germes coralliens que fécondent les algues
Et que nourrit le sel amniotique des vagues
Et j'égrène aux courants ma semence insulaire.

Je suis l'île au cœur de l'archipel
De profondes racines j'alimente mes ans
Et les vents sont mon souffle et les marées mon sang
Je suis l'île au cœur de l'archipel.

INTROSPECTION

Je descends graduellement dans les profondeurs
transparentes et sous-marines,
à travers l'opacité luminescente des forêts
subaquatiques
d'où s'échappe bulle à bulle la vaporeuse réalité
de ma conscience
en état de progressive ébriété.

Suave ivresse des abîmes pélagiques.
Cheminement vertical.
Étrange et silencieuse apesanteur.
Fascinante lévitation vers la source de gravité
de toute vie primitive.

Je suis le noyé pensif et violacé du Bateau Ivre.
J'ai franchi l'estuaire tourmenté des fleuves
impassibles.
Le sel est mon domaine et le sable ma couche.
Je protège l'entrée fragile du mystère et déroule
la voie mouvante des courants.

Je suis le conservateur des musées madréporiques,
le comptable serein des trésors engloutis,
le grand inquisiteur des hérésies liquides.

Il m'aura suffi de la placide et désarmante
fixité du regard immobile des failles insondables

pour dénoncer l'inutile arrogance de la mer.

Dérisoire parti pris
et tapageuse extravagance !

Sur la face immuable des fantômes immergés
l'érosion millénaire entame sa première ride.

Terre océane où meurt notre silence
Mer souterraine où naît notre rumeur.

LA POINTE DU VENT

Écoutez l'avance des nageoires
Dans le silence une onde se propage
Écoutez le plissement du soir
La voix stridente des nuages.

C'est le vent la pointe en avant
Déchirant le temps.

Écoutez l'impatience des feuilles
Dans l'arbre l'ombre se fait bruit
Écoutez l'absence de l'accueil
Le souffle haletant de la nuit.

C'est le vent la pointe en avant
Repoussant les ans.

Écoutez la croissance des îles
Dans l'écrin de leur longitude
Écoutez la rancœur hostile
S'élevant de leur solitude.

C'est le vent la pointe en avant
Aiguissant son chant.

Écoutez la transe ardente de la mer
Dans la saumure des salaisons

Écoutez sa plainte amère
Qui ne se rend à la raison

C'est le vent la pointe en avant
Violant le couchant.

Écoutez la naissance des songes
Dans le cheminement de leur effervescence
Écoutez la rumeur qui les ronge
Et leur étrange évanescence.

C'est le vent la pointe en avant
Fouettant les courants.

Écoutez l'enfance de l'adieu
Dans l'haleine des trahisons
Écoutez le battement des yeux
La porte ouverte des saisons.

C'est le vent la pointe en avant
Cinglant l'océan.

SOMMEIL

Je m'endors sous la plainte de la lune gravide,
sous la complainte des éléments liquides
et dans l'interférence des astres solitaires.

À mes pieds, jetés sans ordre, sans la moindre
ordonnance,
gisent pêle-mêle, veille, désirs et volonté.

Pourquoi les aurais-je avec soin pliés
comme de vulgaires habits de cérémonie ?
Débarrassés de l'accablante pesanteur de mes os
fatigués,
ils attendent impatients le réveil de la chair.

Sous ma tête ballottée de rêves irréels
que prolonge l'aboi pitoyable et lointain
du dernier chien errant,
l'oreiller nuageux de mes faits de conscience
épouse sans contrainte,
selon la plus parfaite exactitude,
les détours et les contours de ma pensée
provisoirement défunte.

Jamais hymen à venir n'atteindra
ce degré de suprême harmonie
qu'engendre dans l'ombre bienveillante
l'indicible fornication
de la matière et de l'esprit.

ÉVEIL

Aux commissures de ses lèvres indécises,
la nuit,
d'un revers de clarté matinale
éponge la bave du sommeil.

Une tension diurne
s'élève le long des futaies corporelles.
Conscience de pierres
exposant au soleil précurseur
le tissu minéral
de leur face multiple.

Toute réalité, quêtant sa forme originelle,
autour du seul axe essentiel s'anime et s'organise.
Mes sens s'étirent et se connectent.
Le ralenti s'emballe.
Mes idées se désembrouillent.
La lumière dissipe les ultimes brumes cérébrales.

Chaleur. Agitation. Vitesse de croisière.
La machine retrouve son régime.
Lancée à travers les espaces secondaires
d'un nouveau voyage journalier,
elle navigue vers sa prochaine escale.

LES BATEAUX

Comme des fruits trop mûrs
À l'arbre encore soudés
Somnolant sur l'amarre
Qui les retient au quai
Les bateaux résignés attendent le départ
Océane cueillette qui viendrait les livrer
Aux marchands de projets.

Ils ont les cales pleines
De fret mystérieux
De lourds secrets enfouis
Au cœur des cargaisons
Et de fûts arrimés sentant l'huile et le rhum
Dont les aigreur se mêlent
À l'iode des poissons
Des ponts.

Ils ont la proue ridée
De ces vieux capitaines
Dont les songes jamais n'atteignent l'horizon
Et le corps buriné
De leur coque écaillée
Parle de meurtrissures
Et de migrations.

Dans les langueurs bleutées
Des chauds après-midi
L'étrave frémissante et la quille lascive
Ils succombent à l'ivresse
Des sournoises caresses
Des eaux flasques
Du port.

Comme eux leurs passagers
Rêvent d'ambitions.
Ils ont le front plissé
Et le cœur alourdi
De marchandises usées
Qu'on refuse aux escales.

Et leur regard glissant le long des bastingages
Est un livre de bord
Où s'inscriront longtemps d'anciennes livraisons
Qu'ils transportent sans fin
De mouillage en voyage
Et de vague en nuage.

CHANSON DE LA BOMBARDE ENGLOUTIE

Vieille bombarde agonisante
Dans ton lit de sable enfoncée
Qui nous contera ta mort lente
Proie brûlante des testacés.

Vieille bombarde décadente
Déchue de ton socle éclaté
Te ronge la mer corrodante
Et se consume ton passé.

Vieille bombarde verdissante
Ton habit de vase te sied
Ainsi qu'à la vie finissante
Un doux suaire aux trépassés.

Vieille bombarde évanescence
Maîtresse du bord respectée
Qui nous écrira ta descente
Ta gloire trop vite immergée.

Vieille bombarde rutilante
Toi qui as tant le feu craché
Ta dernière salve sanglante
S'est contre ton sort retournée.

Ô vieille bombarde arrogante
Éclair des vigies redouté
Sur les hauts-fonds pour toi ne chante
Que la voix creuse des marées.

Vieille bombarde agonisante
Dans ton lit de sable enfoncée
Qui nous contera ta mort lente
Proie brûlante des testacés.

BRISANTS

Homme silence redescends
La liane veine de ta vie

La mer aiguise ta mémoire
Au gré du sable au gré du sel

Entre tous récifs et courants
Lance les anses de ton nom

La mer enfouit tes secrets d'algues
Au cœur des squales solitaires

Entre madrépore et haut-fond
Brise les brisants de ton sang

La mer emporte ta mémoire
Au fil des lames au fil du vent.

CYCLONE

Cyclone

Il est temps de sceller la porte

À la rafale

Pour l'ascension des toits

Avec des cordes

De halage.

La lame déglutit le sable

À pleins roulis

De son reflux.

Remerciements

L'auteur tient à exprimer ici sa reconnaissance et ses remerciements à Éric Joyeux, alias Joyeux de Cocotier, qui a été le premier à reproduire patiemment sur des murs de Terre-de-Haut quelques-uns des poèmes de ce recueil. Comme il a été le premier à les mettre en musique et à les interpréter. Artiste complet, Joyeux de Cocotier est un amoureux de la musique et de la poésie qu'il contribue par son talent, sa sensibilité et sa ténacité à faire vivre et apprécier au cœur de la cité.

Poèmes mis en musique et interprétés par JDC dans son album *La Baie de Terre-de-Haut* – an 2000 :

Rhum p. 28

Je connais un marin p. 34

Épitaphe p. 55

Barques qui revenez p.61

Traffic (inédit version créole)

Annexe

*Analyse et commentaire de deux poèmes
par l'auteur
suivis de deux textes complémentaires*

Appareillage

(Page 30)

I - Le cadre (1^{ère} strophe)

L'annotation en parallèle : *cette nuit comme les autres nuits*, plonge d'emblée le lecteur dans l'environnement *habituel* du personnage, sujet du poème : le pêcheur saintois. Il y a bien sûr sa *maison*, son *toit*, mais surtout, l'ensemble des éléments naturels qui constituent son cadre de vie : *la mer, le rivage, la lame, le cocotier*. En agençant ces évocations, nous visualisons tout de suite son milieu, marqué essentiellement par l'élément marin. Car c'est bien d'un marin qu'il s'agit, pour qui commence une rude journée.

Pourtant rien de brutal dans cette présentation liminaire. Tout, au contraire, traduit une certaine douceur de vivre, principalement les verbes : *dormir, reposer, bercer, babiller*, et avec eux les images qu'ils induisent. Seul le verbe *tanguer*, en rompant la chaîne du champ lexical, exprime au sens propre une certaine violence, celle subie par le navire sauvagement ballotté par les flots. Encore qu'évoquant ici surtout un léger balancement, un rythme endormeur régulier, celui des palmes au-dessus de la maison, il entre par ce biais, la violence évacuée, dans la sémiologie de la douceur. Il rejoint ainsi par son effet bénéfique le bercement et le babil de la mer proche, facilitateurs de sommeil et de repos. Tous ces termes traduisent aussi l'idée que même pendant son sommeil, le pêcheur saintois ne quitte pas son milieu naturel qui finalement fait intrinsèquement corps avec son âme de marin.

Nous apprenons ainsi que le Saintois, en dépit de la rudesse de son métier, évoquée à la strophe suivante, bénéficie d'un cadre agréable, propice à son repos, à son délassement, état physique et mental nécessaire à

une reprise de forces et de vigueur, capacités indispensables à l'accomplissement de la journée à venir.

Tout au long du poème, et déjà dans cette première strophe, la disposition hétérométrique des vers, longs et courts en alternance, évoque elle-même la danse erratique de la mer sur le rivage, qui s'avance et se retire ; le balancement alterné des palmes ; le rythme de la journée caractérisé par des moments de travail intense et de repos.

II- Le réveil (2^{ème} strophe)

Le réveil du pêcheur est matinal, *il se lève avant l'aube*. Et tout de suite se met « au travail ». Il ne reste pas à se prélasser dans son lit tandis que sa femme est déjà à ses fourneaux. Sans doute endormis ensemble, ensemble ils se réveillent. Et à chacun son rôle à la maison. La femme comme l'homme, participe au partage et au parfait agencement des tâches : dans la cuisine, elle fait *couler goutte à goutte le café*, lui, déjà sur la plage, *hume la route de la brise*. Et le terme *café*, lui-même, symbolise à la fois le réconfort du foyer et l'amertume des contraintes professionnelles à venir. Il rejoint en cela l'ambivalence du verbe tanguer de la strophe précédente. On remarquera *l'allitération en l* dans les deux premiers vers de la strophe : **l** se **l**ève avant **l'**aube **l'**homme de **l'**île belle. Allitération qui renvoie à la musicalité de la *lame* qui *babille* sur la *plage* et à l'image des *ails blanches* des *voiles gonflées en éventail* de la dernière strophe. (Accumulation des lettres l, e et n).

Le couple ne vit pas dans l'opulence : c'est sur un *pauvre feu de bois* que chauffe l'eau du café, et même si aucune parole n'est échangée, on devine la connivence. La pauvreté du foyer qui rejoint l'absence de conversation ne signifie pas absence d'intensité ou de chaleur, symbolisées par la présence du *feu de bois*. Un geste, un

regard, un rituel, une habitude partagée suffisent à traduire complicité et tendresse.

Par association d'idées, l'emploi du verbe *humer* renvoie à l'arôme du café qui se répand dans la cuisine. Mais la réalité de cet arôme est implicite. Si le Saintois *hume* quelque chose, c'est la direction du vent et la couleur du ciel. Il y a transfert de signification. Le sens de l'odorat se substitue à celui de la vue et du toucher.

Le temps qu'il fait ou fera est l'élément qui déterminera le choix des décisions à prendre une fois en mer. C'est lui qui dicte en quelque sorte sa conduite au marin, c'est *l'ordre du jour* du prochain *appareillage*. Littéralement, il le « *sent* », *cet ordre du jour*, et d'instinct en tire les conséquences.

III - L'ordre du jour (3^{ème} strophe)

Responsable de son équipage, c'est naturellement le patron qui doit prévoir le temps qu'il fera pour ne pas mettre en péril la vie de ses hommes. Il a beau vivre dans une *île belle*, au cadre enchanteur, son métier n'en comporte pas moins des dangers qu'il doit connaître et maîtriser. Pour cela, il scrute le ciel, observe et note la direction des vents et en déduit la force des courants : *La rafale est sud-est, les courants seront durs*. Maître du navire, avant même de prendre la mer, il anticipe le retour et imagine les dispositions à prendre pour regagner *avant midi le port d'attache : faire des bordées et mettre deux hommes au vent* en contrepoids. L'expérience ici joue à plein son rôle : prévoyance et prudence sont ses deux filles, garantes de la survie de l'équipage et du *boat* (terme anglais désignant le voilier traditionnel saintois, passé dans le langage courant). On observera le champ lexical de la navigation : *courants, rafale, mettre des hommes au vent, tirer des bordées, aller jusqu'à la passe, prendre le cap, le port d'attache...*

IV – L'arrivée de l'équipage (4^{ème} strophe)

Sans doute la veille le mot a-t-il été donné. Les hommes d'équipage sont ponctuels. Eux aussi se lèvent tôt. Leur journée commence alors que la *Croix du Sud* termine sa course dans le ciel. Ces deux faits, antithétiques et complémentaires à la fois, témoignent de l'harmonie existant entre l'action de l'homme et la marche immuable de l'univers cosmique.

Coiffés de leurs traditionnels *salacos blanchis*, (délavés par l'eau, le soleil et le sel), les équipiers rejoignent le havre d'appareillage où les attend leur *boat fidèle et fier*. Mais cette fidélité, cette fierté, ce sont eux qui l'éprouvent. Il y a ici personnification et glissement de sens. Les sentiments prêtés au navire recouvrent en réalité ceux des hommes d'équipage à l'égard de leur outil de travail. À leurs yeux, leur *boat* n'est pas qu'un simple agencement inerte de pièces de bois, de clous et de peinture. C'est un être vivant qui réagit et respire, auquel ils doivent leur existence quotidienne et leur vie tout court. Ils en sont *fiers* et feront tout pour le garder en bon état de navigation, pour mériter sa *fidélité*.

Le couvre-chef qu'arborent les marins situe dans le temps la réalité traduite par le poème. Comme l'a déjà fait *le feu de bois* du café d'ébène. Nous sommes dans la fonction didactique de la poésie, dans sa signification mémorielle. D'autres éléments aux strophes suivantes viendront conforter cette connotation. Une tradition disparue ne fait pas moins partie de la culture d'un peuple. La poésie, comme le livre d'histoire, sauvegarde la mémoire et l'inscrit dans une continuité. Même et surtout si cette tradition n'a plus cours, elle est et reste partie intégrante de la constitution des individus et de la communauté.

V - L'embarquement (5^{ème} strophe)

Par croyance ou superstition, la plupart des gens de mer d'obédience chrétienne font habituellement le signe de la croix avant d'appareiller. Ici aussi il y a association d'idées et d'images. La Constellation de *La Croix du Sud*, plongeant dans l'eau sa queue est doublement associée au *signe de la croix*, que font les pêcheurs en *jetant leur main* dans l'eau ; comme *la mer* est associée au *bénitier* dans lequel les fidèles trempent leur main droite avant de se signer en entrant à l'église.

Cette tradition qui consiste à implorer la protection des divinités avant de partir en mer rejoint les plus anciens récits de navigation et a encore cours aux Saintes et ailleurs dans le milieu maritime. Proches d'une nature souvent imprévisible et périlleuse, confrontés aux difficiles conditions de la vie en mer, les marins et les pêcheurs se rassurent en la perpétuant. Cette protection pour être efficace à leurs yeux exige un rituel : tremper sa main dans l'eau et se signer au su et vu de tous les autres. Faire ce geste en cachette, par devers soi, amoindrirait sinon annulerait sa portée. C'est également un *signe* de solidarité, de réconfort mutuel et de confiance des uns envers les autres. Dans la barque, la protection doit être sollicitée collectivement. Le sort de l'ensemble est lié à celui de chacun, comme le sort de chacun à celui l'équipage tout entier. Sincère ou pas, ne pas participer au rituel serait compromettre l'efficacité de la protection collective et provoquerait la méfiance des autres équipiers.

La *main calleuse* du pêcheur exprime la rudesse du métier : avirons, cordages et sel permanent durcissent et tannent les paumes. On constate dès lors une opposition entre l'endurance acquise des marins, que symbolisent leurs *mains calleuses*, instrument de travail et

d'adresse, et, à l'heure d'affronter l'inconnu, leur humilité désarmée qui sollicite la protection divine. On notera par ailleurs que c'est par la même partie du corps, la main, que se révèlent à la fois, par antithèse, l'expression de la force physique et l'apparente fragilité psychique qui les pousse à se recommander à une hypothétique puissance surnaturelle censée les protéger.

VI- Le départ (6^{ème} strophe)

Cette dernière strophe donne son titre au poème. C'est le fait de partir qui constitue en effet pour le marin *l'appareillage*. Toute la préparation vise cette dernière étape. Elle résume la quintessence du texte.

C'est aussi l'occasion de donner, comme en point d'orgue, une définition du pêcheur saintois. De cerner en un raccourci parlant ses caractéristiques physiques et mentales. *Fils brunis*, tous les Saintois le sont naturellement par leur exposition continuelle au soleil et aux intempéries. La métaphore « *nés de la houle et du vent* » traduit cette filiation maritime dont ils se prévalent.

Mais plus que l'exercice d'une profession, leur condition de pêcheurs est pour eux une nouvelle naissance, le point de départ de leur existence quotidienne. Ils ont conscience que *leur vie commence au creux salé des vagues*, tout comme la Croix du Sud au moment de disparaître *ouvre la porte au jour*. Et ils ont raison. Même si le goût amer du sel est atténué par la *fraîcheur de la brise*. Et *leurs voiles raidées* comparées à des *éventails blancs*, couleur de leurs *salacos*, accentuent par leur forme et leur fonction la sensation de fraîcheur, donc de réconfort, au milieu de la *houle et du vent*. Elles rappellent pour finir les ailes des oiseaux marins en pleine action de vol, symbole d'aventure, de quête, de légèreté et de liberté.

Coup de senne

(Page 23)

I - Un témoignage avéré

C'est par un souvenir que débute ce poème : *Je me souviens*. Fils de pêcheur, né et ayant vécu au bord de la mer, l'auteur non seulement a observé maintes fois l'épisode relaté, mais, enfant, y a participé. Son témoignage est de ce fait de première main. Les lecteurs peuvent faire confiance à sa mémoire et n'ont aucune raison de mettre en doute les faits rapportés.

La valeur et l'intérêt du poème résident alors non seulement dans son authenticité avérée mais dans son caractère culturel et historique. Ce type de pêche, *coup de senne*, mis en œuvre de cette façon, à cet endroit précis de *la rade*, est impossible de nos jours. L'évolution et la transformation des modes de vie et de pêche ont fait leur œuvre : rareté du poisson éloigné du littoral par les pesticides marins, comme les peintures antifoulings des coques ; bouées multiples en surface ; mouillage permanent des barques aux corps-morts. Autant d'obstacles qui interdisent le jeté de filet traditionnel, tel qu'il est décrit dans le poème, qui prend ainsi valeur de document d'archive, de *Sentinelle de la mémoire*, comme l'indique le sous-titre de la partie du recueil dont il est extrait.

Les *grandes saisons* dont il est ici question sont celles qui découlent des périodes de l'année qui voient s'éloigner ou au contraire se concentrer et s'approcher des îles les différentes espèces de poissons. On parle de saison de la daurade, du thon, de la bonite, de la carangue... etc. La présence de ces espèces pélagiques dans des secteurs nautiques, où elles seront facilement

repérables et pêchées, est conditionnée par des facteurs ichtyophysiologiques, météorologiques et saisonniers : cycle de reproduction du poisson, moment de l'année et du jour, état et température de la mer, direction et force des vents et des courants marins, phases de la lune...

L'arrivée du gros pélagique tel que le *thon* dans la baie est alors un événement majeur dans la vie des pêcheurs et de la population. Surveillé par un *guetteur* posté au sommet d'un *morne*, le déplacement du poisson, signalé par la présence en grand nombre d'oiseaux de mer, appelés *gibier* en terme local, est attentivement suivi, parfois durant plusieurs jours d'affilé. Et dès lors qu'il est repéré et en situation d'être encerclé par *la senne impatiente*, le banc que la présence du frai (ici petits poissons qui servent de nourriture aux plus gros) a excité, se met *en bataille*, c'est-à-dire à s'agiter et à bondir hors de son élément, en un ballet frénétique et puissant, créant un bouillonnement constant à la surface de la mer.

II – Un signal de solidarité

Le *cri du guetteur*, comparé à *un vol de gibier se répandant au pays*, exprime en raccourci la rapidité des différentes étapes de l'action de pêche. Idée d'urgence que renforce la présence de l'épithète *impatientes* affectant *les sennes*. On notera ici l'emploi d'une double figure de style : la *personnification* et l'*hypallage*, car en réalité, on l'aura compris, ce ne sont pas les sennes qui sont impatientes mais bien leurs possesseurs, *les maîtres senneurs*, pressés de jeter leurs filets à la mer. Cette double figure de style a pour effet d'animer les sennes qui font alors corps avec les pêcheurs, comme étant leur prolongement vivant et efficient.

La personnification, consistant à animer les objets en leur attribuant un caractère, une physionomie ou des sentiments propres à l'homme, est un procédé stylistique fort en usage en poésie pour la raison qu'elle révèle et accentue le côté merveilleux, quasi magique de l'évocation.

Sans être pour autant ni mage ni prophète, le poète est celui qui réveille et fait vivre les objets en les transfigurant. Ce n'est pas pour amoindrir le statut de l'homme mais pour mettre à son niveau d'émotion et de sensation le monde qui l'environne. Intermédiaire entre l'animé et le non animé, la poésie et le poète ont une fonction de réconciliation, de mise en parallèle des situations physiques ou des affects, par glissement de sens et emploi d'images comparatives : métaphore, métonymie, analogie et autres procédés de similitude et de rapprochement significatif.

Ce *cri du guetteur* est aussi le signal qui déclenche à travers le village le branle-bas de la population, invitée traditionnellement à participer solidairement au *coup de senne*. La plupart des oisifs à terre se mobilisent alors pour tirer le filet au rivage : *gosses nus et femmes en chapeau* formant le plus gros des participants. *Les robes bigarrées* qui rappellent les *tavelures des langoustes* sont une métaphore marine s'accordant opportunément au thème spécifiquement développé.

III - Une coutume établie : le varrage

Le filet tiré, l'heure est arrivée *de remplir paniers et calebasses*. Sitôt en effet le poisson échoué, frétilant à la lame, mais prisonnier encore dans la *foncière* du lourd filet, il est permis aux participants au *coup de senne* de s'attribuer une part du butin. Ce n'est pas le partage équitable des lots où chacun n'a droit qu'à ce qui lui revient. Ici point de mesure ni de balance. C'est

à celui, à celle - adulte ou enfant -, qui remplira au plus vite et au mieux sa *calebasse*, *son panier*, son seau, son fer-blanc.

Le terme de *varrage*, absent du poème, désigne cette libre action de se servir sans limite d'autant de prises que peuvent contenir les récipients que l'on a sous la main et dont on a pris soin de se munir. Il provient du vocable *varre* qui désignait autrefois un harpon avec lequel le pêcheur attrapait poisson ou tortue directement de sa barque.

À une époque pas si lointaine et peut-être encore aujourd'hui, les chasseurs de crabes de terre utilisaient ou utilisent toujours une *varre*, sorte de palette de bois aplatie à une extrémité permettant d'immobiliser adroitement l'animal au bord de son trou et de le capturer vivant, sans le blesser. Ici, dans le poème, si le terme n'est pas utilisé, l'action est clairement évoquée : *varrer* le poisson consiste tout simplement à se l'approprier librement, ce qui peut engendrer des scènes de querelle, n'excluant pas une certaine violence. Ce mot peu courant, ayant habituellement une connotation négative, proche de son synonyme *pillage* et son cortège de cris, de disputes, d'excitation et parfois de coups donnés et reçus, est peut-être la raison pour laquelle l'auteur a évité de l'employer. On peut néanmoins mettre la réalité qu'il recouvre en relation avec la *bataille* livrée par les poissons en pleine mer, avant et au moment de leur capture. *Bataille* évoquée à la première strophe du poème.

IV- Un basculement de situation : l'après coup de senne

Le poème est structuré en deux parties d'égale longueur, onze vers chacune, articulées autour d'un vers central détaché de l'ensemble : l'appropriation des lots.

Si la première partie évoque *l'action de pêche* proprement dite, la seconde tire les leçons de *l'après coup de senne*. L'euphorie de la prise et le gain provenant de la vente du poisson généralement partagé à la table d'une *boutique à rhum*, entre les maîtres senneurs et les équipages des *pirogues*, donnent souvent lieu à de joyeuses beuveries et par voie de conséquence à une soulographie sans limite. Et c'est à ce moment-là, par anticipation, dans le poème, que tout bascule.

Que restera-t-il, en effet d'avoir fourni tous les efforts nécessaires à la préparation et à la mise en œuvre du coup de senne, *quand l'argent* (durement gagné) *coulera comme coule le rhum dans le verre à punch* ? *Que restera-t-il* d'avoir enduré *veille nocturne* et souffrances, au milieu des intempéries et des morsures du sel ? D'avoir *rougi ses mains* en tirant sur les cordes, épuisé sa force à *héler* dans la conque pour un résultat final nul puisque l'argent gagné sera tout de suite dépensé à l'image du *rhum qui coulera dans les verres* et videra les poches ?

Ici l'image de la conque – *l'écale à lambi* – est une allusion patente au travail du guetteur qui synthétise à lui seul dans la courte strophe finale les efforts de tous, devenus après coup vains et improductifs, sauf pour ceux qui ont « gagné » leur part de poisson. Dans le poème, si le mot *écale* est préféré à *conque* ce n'est pas pour faire couleur locale mais pour accorder le vocabulaire à la situation. *L'écale* du lambi et ses aspérités tranchantes symbolisent mieux que la conque lisse les dures conditions de la vie du pêcheur. De la même façon les termes : *veille, grains venteux, battre, coups de rames, mer rebelle, haler, rougeur, héler, craqueler, poison, sel*, mettent en évidence et accentuent par effet d'accumulation le lot d'efforts qu'il fournit et de souffrances qu'il endure quotidiennement. Efforts et souffrances bientôt anéantis car, encore une fois, *l'argent*

coulera comme coule le rhum dans le verre à punch. Le verbe *couler*, deux fois employé, ne rappelle-t-il pas lui-même naufrage et perte ?

L'emploi de l'anaphore, enfin, en début de vers : *que restera-t-il*, deux fois utilisé, et surtout la triple répétition de l'infinitif passé : *avoir veillé la nuit, avoir battu la mer rebelle, avoir hélé sa force*, traduisent le caractère dramatique de la situation et induisent chez le lecteur un sentiment d'impuissance et de commisération.

V- La véritable portée du poème

Car en définitive, si *le coup de senne*, en première partie du poème, évoque bien le suivi et la capture du poisson dans les conditions ancestrales développées, ce sont les pêcheurs à leur tour qui se trouvent emprisonnés dans les rets d'une tradition parallèle qu'ils subissent en allant dépenser au bistrot le fruit de leur labeur.

Aussi, davantage que sur le type de pêche évoqué, la réelle portée du *coup de senne* se concentre sur la situation finale du pêcheur, victime consentante de ses habitudes de vie. Habitudes qui rendent encore plus dure à supporter sa stricte condition de travailleur de la mer. Ou alors, pour atténuer ou oublier momentanément cette difficile réalité, se laisse-t-il *capturer*, comme le thon dans la senne, par l'euphorie anesthésiante de la griserie collective, quitte à rentrer ivre et bredouille à la maison.

Documents complémentaires

1 - Texte de Sauzeau de Puyberneau

*Monographie sur les Saintes - p.37
Bordeaux 1901*

*« J'ai assisté à une particularité de la pêche à la seine de couleur toute locale, elle est bien amusante. C'est celle qui suit l'échou des filets. « Les Saintois sont grisés par la vue du poisson » est un dicton qu'ils répètent eux-mêmes chaque fois qu'ils se laissent aller à leurs impressions : quand le poisson arrive en effet, avec abondance, et que les seines regorgées le vomissent, hommes, femmes, enfants, se ruent sur le tas échoué qui frétille dans son agonie ; ils se ruent dans une mêlée furieuse où pleuvent des cris, des injures et des coups. Chacun se dégage tant bien que mal de cette cohue, emportant contus et loqueteux, mais souriant quand même, le fruit de sa rapine. C'est le coup dit du **varrage**. »*

2 - Texte de l'auteur

*Fragments d'une enfance saintoise -p.107
Terre-de-Haut - 2009*

« D'un bout à l'autre de la chaîne communautaire, chacun tenait son rôle : alertés par une inhabituelle concentration d'oiseaux marins, les guetteurs aux yeux d'aigle épiaient de la crête d'un morne les indices du passage des bancs de coulirous, de bonites ou de thons ; le maître senneur et son équipage déroulaient au plat-bord de la pirogue, selon une technique éprouvée, leur longue senne préalablement lestée de galets ; les batteurs d'eau, rabatteurs et plongeurs, munis d'un simple

masque, canalisaient et contenaient le poisson en bataille dans le piège de fil, à la foncière bien établie, solidement maillée de chanvre ou de coton, et la population toute entière se tenait prête à tirer sur la grève l'immense et lourd filet, avant l'attribution généreuse des lots à chacun des participants.

Femmes et enfants, jeunes et vieux se rassemblaient aux deux bâtons extrêmes de l'immense senne arrondie et, à la manière de sportifs se mesurant à la corde, ramenaient à terre au prix d'efforts soutenus, d'endurance et d'encouragement mutuel, la bouillonnante capture qui rougissait la mer à l'approche du rivage.

Sans émeute ni sauvagerie, mais au contraire dans une liesse rigolarde, bruyante et colorée, fers blancs, calebasses, paniers de fibre de bambou, bassines cabossées d'aluminium passaient de mains en mains et se remplissaient de prises frétilantes, vivants ressorts de muscles et de chair, juste récompense de la participation de chacun au coup de senne. Personne n'était oublié et à ceux qui n'avaient pas eu l'opportunité d'être présents, une part était réservée, la plus belle, comme l'étaient celles du curé, du douanier, du maire et, chose impensable aujourd'hui, du ... gendarme. »

Mai 2013

TABLE

| | |
|---------------|----|
| Préface | 11 |
|---------------|----|

I- SENTINELLES DE MA MÉMOIRE

| | |
|--------------------------------|----|
| Îles | 19 |
| Visions | 20 |
| Saintoises | 22 |
| Coup de senne | 23 |
| Fumée | 24 |
| Le Frégate | 25 |
| Terre-de-Haut | 26 |
| Rhum..... | 28 |
| Appareillage | 30 |
| Cimetière..... | 32 |
| Je connais un marin..... | 34 |
| 14 avril 1809 | 36 |
| Crépuscule | 39 |
| Raz-de-marée | 40 |
| Insulaires..... | 41 |
| Mer | 43 |
| Armoiries | 45 |
| Discours | 47 |
| Sentinelles de ma mémoire..... | 48 |
| Sève..... | 50 |
| Lune..... | 52 |
| Hymne | 53 |
| Épitaphe | 55 |
| Retour | 57 |
| Nocturnes | 58 |
| Orage..... | 60 |
| Barques qui revenez | 61 |
| Novembre | 63 |
| Sens..... | 64 |

II - L'ŒIL DU CYCLONE

| | |
|--|----|
| Genèse | 67 |
| Initiation | 68 |
| L'œil du cyclone | 69 |
| Petit jour | 70 |
| L'île au cœur de l'archipel..... | 72 |
| Introspection..... | 74 |
| Terre océane | 76 |
| La pointe du vent..... | 77 |
| Sommeil..... | 79 |
| Éveil | 80 |
| Les bateaux..... | 81 |
| Chanson de la bombarde engloutie | 83 |
| Brisants..... | 85 |
| Cyclone | 86 |
| | |
| Remerciements | 87 |
| | |
| <i>Annexe</i> | 89 |

Réalisation :
Les ateliers de la Lucarne
52 rue Benoît Cassin
97137 – Terre-de-Haut
Illustration de couverture : Alain Joyeux

3^{ème} édition

Juin 2013